théologie »[1]. L'effondrement de la religion chrétienne viendrait donc en deuxième lieu de fausses conceptions religieuses et de la théologie!

Troisième cause, historique, psychologique et esthétique celle-là. Le temps, notre développement, a fait que Dieu est devenu « tout à fait superflu »[2]. Il est trop oriental pour nous autres Européens, trop justicier pour être aimé, cruel, jaloux, bref, comme Feuerbach l'a déjà enseigné : « ouvrage d'hommes et folie humaine, comme tous les dieux »[3]. Grâce au christianisme lui-même, notre goût et notre sens psychologique se sont trop affinés pour supporter encore un tel Dieu. L'homme moderne est devenu trop sensible aux défauts de ce Dieu. Aussi a-t-il fallu qu'il mourût.

« ... Il a échoué dans trop de ses créations, ce potier novice. Mais se venger sur ses poteries et sur ses créatures de ce qu'elles n'étaient pas réussies, — c'était un péché *contre le bon goût*.

En matière de piété aussi il existe un bon goût ; c'est ce bon goût qui a fini par dire : « Assez d'un *pareil* Dieu ! Plutôt n'avoir pas de Dieu, plutôt se tailler à soi-même sa destinée, plutôt être fou, plutôt être nous-mêmes dieux[4]. »

L'idée de la mort signifie enfin une volonté[5]! C'est ici que nous nous trouvons en face de l'originalité de la pensée athée de Nietzsche. Dans l'histoire de la pensée allemande jusqu'à 1881-82, Nietzsche est le premier et le seul à *vouloir* que Dieu soit mort. Il y a dans son œuvre un « meurtrier de Dieu »[6]. La valeur, et par conséquent l'amour, de la vie contredisent la foi en Dieu. « La notion de Dieu » est jusqu'à présent la plus grande objection contre l'existence » (Dasein)[7], plus sûrement encore « Dieu à la croix est une malédiction sur la vie »[8]. Aussi Nietzsche se révolte-t-il ; il n'admet pas la présence de Dieu, veut qu'on cesse de croire en lui, veut sa mort.

Arrivé à ce point de l'œuvre de Nietzsche, où il faut nous demander s'il y a meurtre et meurtrier, qui assassine et comment? nous devons constater que l'élan prométhéen, destructeur, déicide, se brise brusquement. Le meurtrier ne sera pas Nietzsche, ni non plus le symbole de sa pensée, Zarathoustra. Ce sera un autre. Un autre ? Un « quelque chose ». Zarathoustra, s'avançant dans un vallon que les pâtres appellent « la mort des serpents »

1. NIETZSCHE, *Œuvres*, éd. Kröner, Leipzig, t. XII, p. 72.
2. *Id.*, t. X, p. 491.
3. NIETZSCHE, *Zarathoustra*, liv. I, chap. 3, trad. Bianquis, p. 89.
4. NIETZSCHE, *Zarathoustra*, liv. IV, chap. 6, trad. Bianquis, p. 505.
5. Cf. H. DE LUBAC, *Le drame de l'humanisme athée*, Spes, Paris, 1944, le meilleur exposé des problèmes de l'athéisme moderne qui soit.
6. NIETZSCHE, *Zarathoustra*, liv. IV, chap. 7, trad. Bianquis, p. 510.
7. NIETZSCHE, *Œuvres*, éd. Kröner, t. VIII, p. 101.
8. *Id.*, t. XVI, p. 392.